

Adieu à la terre helvétique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 50

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

court à sa maman en criant : « Maman... un soldat dans un panier... ça c'est rare ! »

Cette même petite fille, croquant une tartine au miel, demande : « Mais, dis tante Miquette, c'est les abeilles qui font le miel ?... Et les guêpes, est-ce qu'elles font aussi du miel ? »

— Oui, répond la tante, seulement elles le gardent pour elles...

— Alors il faut les *traire*, puisqu'elles ne veulent pas le donner.

C'est authentique, cher *Conteur*.

Une abonnée de vieille date :

B. JAQUET-CEREZ.

ADIEU À LA TERRE HELVÉTIQUE

Les lignes suivantes, que reproduit la *Feuille d'avis* de Ste-Croix, terminent quelques pages écrites par un interné français, à la veille de son rapatriement.

CHER petit pays, écrit en terminant l'interné français, il faut que je te quitte, et la joie du retour ne me fera pas oublier la tristesse de notre séparation.

» Mais avant de te laisser sous la protection du Grand-Maitre, je tiens à te dire que dans cette France que tu aimes, je veux me montrer digne de toi en faisant là-bas mon devoir, tout mon devoir. Le souvenir de tes montagnes protectrices, de ton affection toute maternelle et de l'amitié si sincère de tous les tiens, ne sera pas une chose que le temps efface, mais une pensée bien consolante qui me suivra dans mes joies comme dans mes détresses.

» Comment faire pour te remercier de tout cela, cher petit pays !... Quand l'heure du départ sera venue, je voudrais pouvoir embrasser tous ceux des tiens que j'aime et qui m'aiment et leur dire toute mon affection. Dans ce moment solennel, ma parole, étreinte par une invincible émotion, s'arrêtera, mon cœur brisé ne sera plus fort, mais tu comprendras, pour toi et pour tous les tiens, la reconnaissance infinie qui remplira mon cœur, et les larmes qui couleront sur mes joues à l'instant suprême des adieux.

LA SOLUTION DU PROBLÈME

Plusieurs de nos lecteurs nous ont adressé la solution du problème que nous avons posé samedi dernier. Nous ne pouvons publier toutes ces solutions ; nous nous bornons donc à donner l'une de celles qui nous ont paru les plus simples.

L'énoncé serait plus clair s'il disait « courant l'un contre l'autre » au lieu de « parcourant dans deux sens opposés ». Il y a plusieurs solutions.

« Voici l'une des plus simples :

A et B, courant l'un contre l'autre, font $\frac{1}{2}$ piste en 3 minutes 20 secondes, soit $\frac{10}{3}$ min. En

$\frac{20}{3}$ min. ils feraient donc, dans les mêmes conditions, la piste entière ;

soit, en 1 min., 1 piste : $\frac{20}{3} = \frac{3}{20} = \frac{9}{60}$

A, seul, fait par minute, $\frac{1}{12}$ piste = $\frac{5}{60}$

B, la différence $\frac{4}{60}$

Avance de A sur B, par minute, $\frac{1}{60}$ de la piste, soit 30 mètres.

Piste entière 30 mètres $\times 60 = 1\text{k.}800$ mètres. »

Ont envoyé la solution : Mlle Hélène Piller, à Maraçon ; MM. V. Bissat, maître au collège scientifique, Bex ; Aristide Robert, Chaux-de-Fonds ; M. Clavel, Echallens ; M. T., Morges ; M. A. Pavillon, instit., Bournens ; H.-B. Crausaz, Lausanne ; un fidèle abonné.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

41

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Dès que mon oncle fut éveillé, et tandis qu'il s'habillait, je me fis redire toutes les circonstances de sa visite de la veille. Pour me complaire, le bon vieillard les racontait de nouveau une à une, avec un ton de sécurité qui, me faisant illusion, ranimait mon espoir et renouvelait mes transports. Toutefois je trouvais trop de réserve aux paroles d'Henriette, et quand je venais à songer aux terribles préventions que ma conduite et les discours de mon oncle avaient dû jeter dans l'esprit susceptible du géomètre, je perdais de nouveau tout l'espoir que je venais de ressaisir.

Cependant dix heures allaient sonner. Avec une anxiété croissante, je rappelai à mon oncle tout ce qu'il avait à dire, et nous convînmes qu'aussitôt sa démarche faite, il monterait directement à mon atelier, où j'allais l'attendre.

J'y étais établi depuis quelques instants, lorsqu'on entra dans la chambre d'Henriette. Je distinguai le pas de deux personnes, et, à divers signes, je fus bientôt certain que c'était elle et sa mère.

Cette certitude me causa un tel mécompte, que je m'imaginai que tout était perdu. Depuis l'entretien que j'ai rapporté, je m'étais toujours figuré que cette bonne dame, confiante des intimes pensées d'Henriette, était disposée à m'accueillir avec faveur, et que désireuse avant tout de confier sa fille à un jeune homme honnête, elle serait auprès du géomètre mon meilleur avocat, le seul du moins sur lequel je pusse compter. En les voyant donc, elle et sa fille, abandonner la place dans un moment si décisif et laisser mon oncle à la merci du géomètre, tout imbu de préventions qu'elles ne pouvaient sûrement pas partager au même degré que lui, je jugeai mes vœux repoussés à l'avance. Dans cette situation désespérée, je résolus de profiter des moments pour tenter une dernière ressource ; c'était de me présenter devant ces dames et de m'efforcer, en leur laissant voir toute l'ardeur et la sincérité de mes sentiments, de les intéresser en ma faveur. J'allai frapper à la porte ; Henriette m'ouvrit.

La propre honte de cette jeune fille, si vivement peinte sur son visage, put seule me faire surmonter la mienne.

« Puis-je, mesdames, leur dis-je d'une voix émue, me présenter quelques instants devant vous ? »

— Entrez, monsieur Jules, » dit aussitôt la mère.

Elle se tut après ces mots, et me considérant en silence, des larmes commencèrent à ruisseler de ses yeux... « Que vouliez-vous nous dire ? reprit-elle d'une voix altérée par les pleurs.

— Je voulais, madame, avant que votre famille décide de mon sort, vous avoir vue... vous avoir parlé... et je suis embarrassé à le faire... Je voulais dire à mademoiselle Henriette que dès longtemps mon unique bonheur est de l'aimer, de l'admirer, d'envier par-dessus toute chose au monde l'honneur d'associer mon sort au sien... à vous, madame, que je vous aimerais comme la mère que je n'ai plus ; que vous confieriez votre fille sans la perdre... que sais-je ? Chère madame, votre vue me pénètre d'émotion et de respect ; j'entends le langage de ces larmes que vous répandez... je crois que je saurai y répondre. »

Pendant que je parlais ainsi, Henriette, moins émue, me considérait en écoutant attentivement mes paroles. « Henriette, lui dit sa mère, parlez à ce jeune homme... Vous perdez, mon enfant ! non, je ne saurais aborder cette pensée... vous êtes ma vie ! »

— Jamais, dit Henriette avec une fermeté que tempérait un accent modeste, jamais, maman, je ne me donnerai qu'à celui qui sera votre fils !... Monsieur, je suis plus embarrassée que vous à parler... Je vous connais peu... Je sais votre demande, et je ne sais pas votre caractère... Je vois beaucoup d'hommes qui passent pour des époux recommandables, et dont je ne ferais pas d'estime... Et puis, quitter mes parents !... »

Ici la voix d'Henriette s'altéra et ses larmes coulèrent.

« Non ! sans les quitter, sans les quitter jamais,

mademoiselle, si du moins ils voulaient m'accueillir... »

— Je leur appartiens, monsieur Jules, reprit Henriette avec plus de calme. Je n'ai pas d'expérience et ils en ont. Je ne vous repousse point ; qu'ils décident, je serai ce qu'ils veulent que je sois... »

Dans ce moment la porte s'ouvrit.

« Je ne vous cherchais pas ici ! dit le géomètre en s'adressant à moi. Au surplus, restez ; j'allais vous faire venir.

— Bonjour, ma chère enfant, » dit mon oncle Tom, en prenant la main d'Henriette pour la baiser. Puis se tournant vers la mère : « Et vous, chère madame, courage, courage !... Si vous connaissiez ainsi que moi ce garçon-là depuis vingt et un ans, vous auriez confiance... comme moi j'ai confiance et plaisir à le voir rechercher cette charmante personne, qui est un vrai joyau... Mais laissons parler celui à qui il appartient. »

Mon oncle s'assit ; je demeurai debout auprès d'Henriette, et nous écoutâmes le géomètre.

« A dix heures, dit-il, j'ai reçu M. Tom. Je rends justice, monsieur Jules, à la sincérité de vos sentiments et à l'honnêteté de vos vœux ; mais vous avez un caractère faible, vacillant, timide, là où il convient d'être ouvert : c'est un défaut qui ôte aux intentions honnêtes ce trait de franchise que l'on s'attend à y trouver. Je sais aussi que vous ne possédez rien autre chose que cette somme d'argent que j'ai vue hier. Ainsi vos ressources se réduisent à des espérances, et, sous ce rapport, votre situation manque des garanties que mon devoir est d'exiger. Je comptais en conférer avec vous mesdames ; mais, puisque tous les intéressés sont ici présents, je vais dire franchement ma pensée.

« Messieurs, je n'ai jamais compté sur un gendre riche, je ne l'ai pas désiré, en sorte que la situation de M. Jules, telle qu'elle vient de m'être exposée, ne serait point un obstacle à ce qu'il obtint mon consentement à cette union, si toutefois ces dames y joignaient le leur... Mais, continua-t-il en s'animant, ce à quoi je tiens, je tiens uniquement, c'est au bonheur de ma fille ! et ce bonheur, je le place dans l'affection fidèle, dans la confiance commune, dans le labeur, dans la conduite, dans une vie austère et irréprochable... et je ne le place pas ailleurs. Je sais, messieurs, ce que vaut mon enfant ! et celui qui ne lui apporterait pas tous ces biens serait indigne de l'avoir pour épouse, comme il serait l'objet de toute ma haine et de tout mon mépris !... »

Le géomètre s'arrêta quelques secondes, non pas attendri, mais profondément ému ; puis, poursuivant avec plus de calme : « Vous comprenez à présent, messieurs, pourquoi je ne tiens pas à la fortune... Ces biens, ces garanties que je demande, que je veux, elles sont plus malaisées à rencontrer que de l'or. M. Jules a un état, il est jeune, il travaillera, nous l'aiderons ; là n'est pas l'obstacle... Si donc il comprend bien ce qu'il fait et ce à quoi il s'engage, s'il sait l'inestimable prix d'une épouse vertueuse, je lui accorde la main d'Henriette ; et, me confiant en sa loyauté pour tenir ses promesses, j'ose lui répondre de notre affection paternelle, comme de son propre bonheur.

— Monsieur, dis-je alors avec autant de calme que m'en permettait une aussi émouvante situation, je ratifie toutes les paroles de mon oncle ; je comprends les vôtres, mon cœur ne les oublierai pas... Je vous parle ici, non point abusé par l'amour que je porte à Mlle Henriette, mais bien certainement soutenu, pressé par l'estime que j'ai pour ses vertus et par le spectacle que j'ai sous les yeux, du bonheur plein et vénérable où conduisent les principes que vous professez... Que Mlle Henriette et sa mère joignent leur assentiment au vôtre, et je jure ici que votre famille se sera accrue d'un fils qui ne trompera pas votre attente ! »

(A suivre.)

Grand Théâtre. — M. Bonarel a l'heureuse idée de nous redonner demain soir, dimanche, *M. Bourdin, profiteuse*, la pièce d'actualité si amusante, qui eut jeudi le plus grand succès. Qui veut rire ? Au Théâtre demain soir !

Kefol NEURALGIE MIGRAINE BOITE N°180 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS